Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

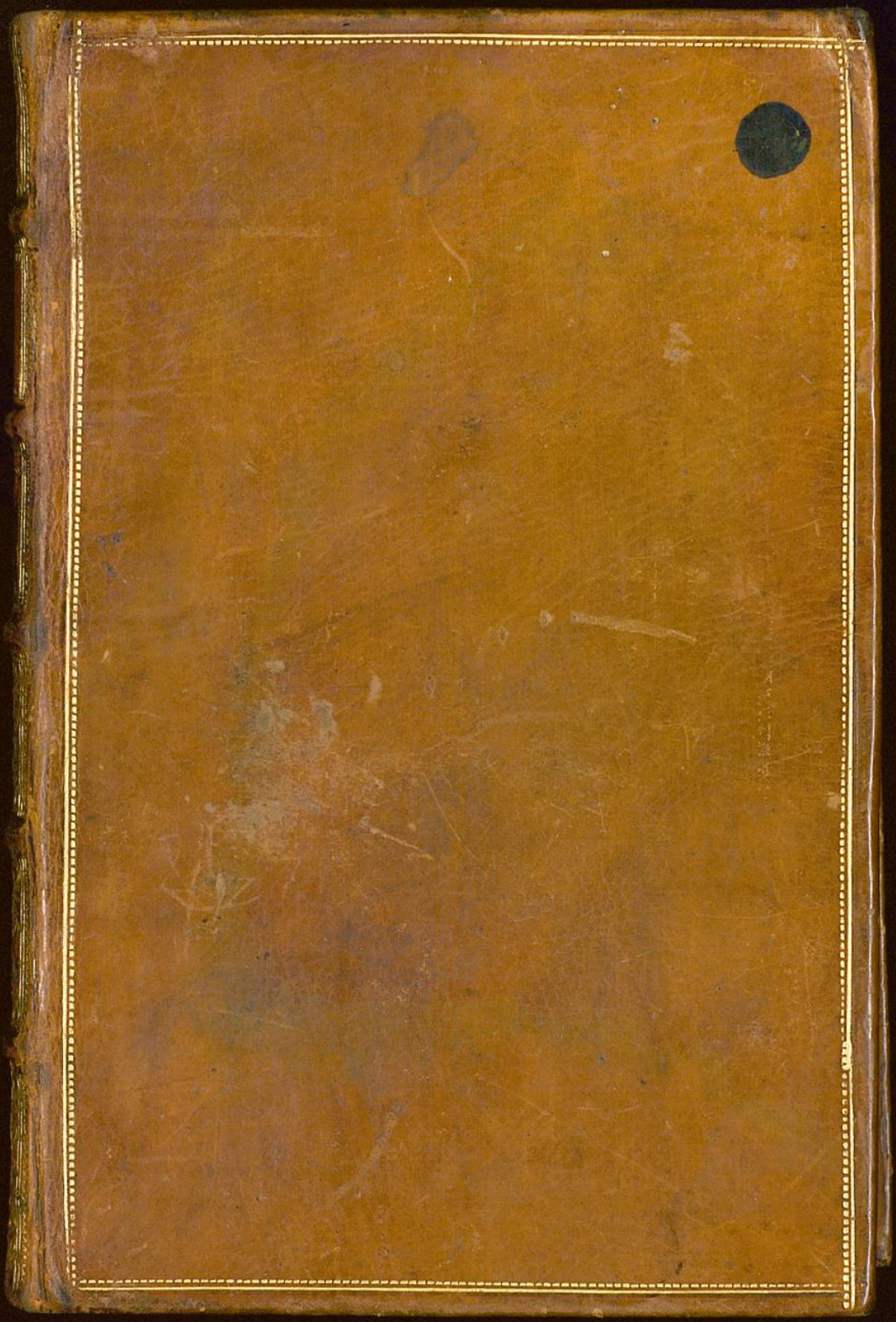
Mises En Vers

La Fontaine, J. de

Leiden, 1761

urn:nbn:de:gbv:45:1-1091

Visual Library



Landesbibliothek Oldenburg

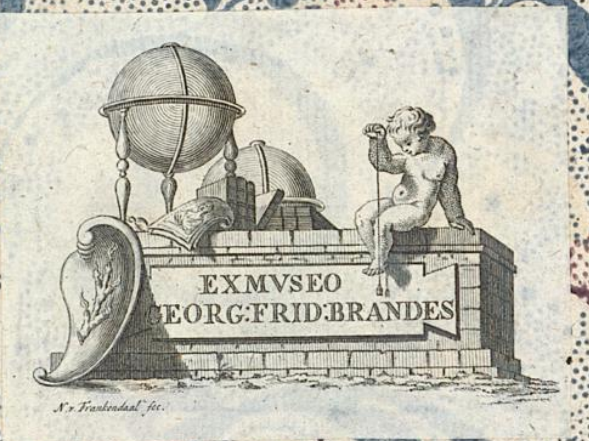
FABLES
DE LA
FONTAINE.

TOM. I. II.

Spr XV
3
288

Landesbibliothek Oldenburg

Sprach. XV.
3



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

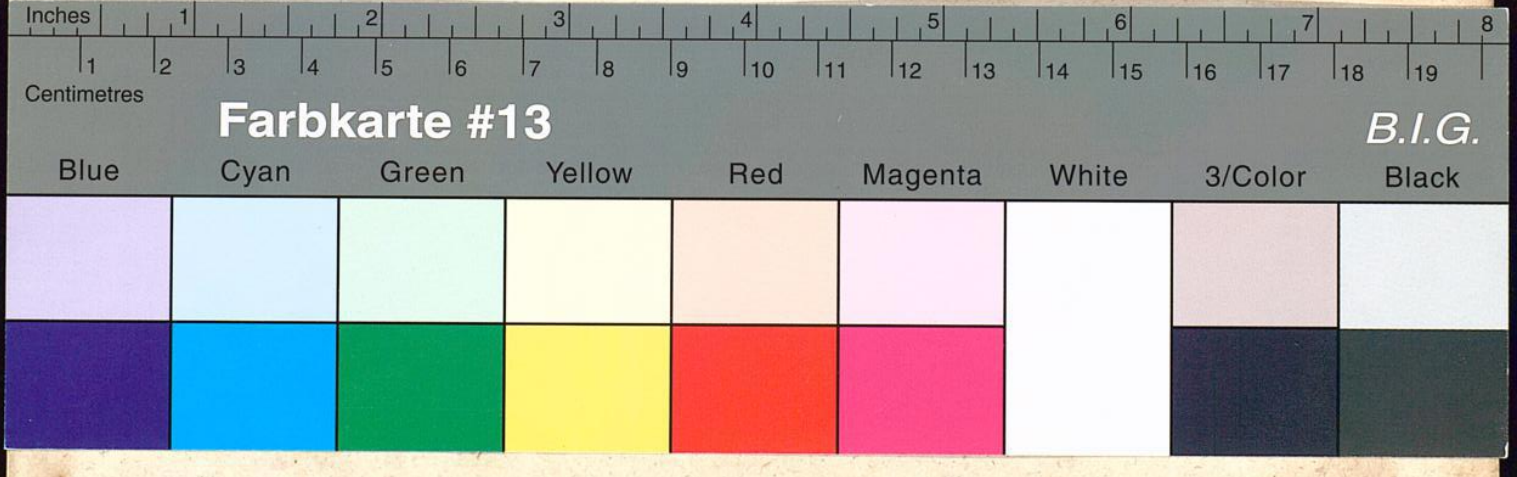
Kl. 99.

97

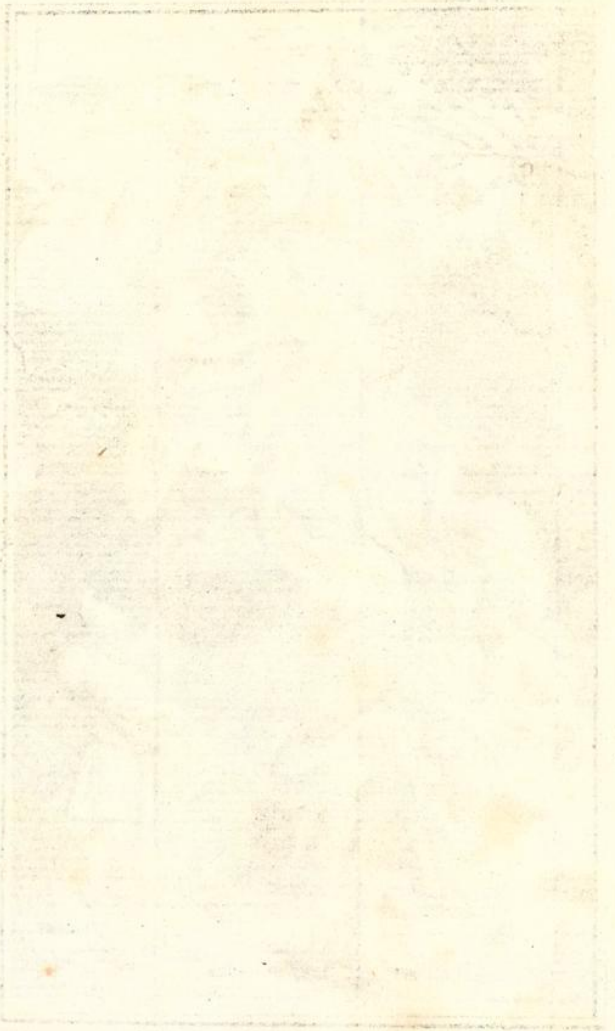
288

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Deux Genies puisent de l'eau dans la fontaine d'Hippocrene, & en presentent à M. de la Fontaine. Sa Muse le sollicite à mettre en vers les Fables qu'Esope lui dicte, en lui montrant la Verité sur un nuage; enveloppé par la Fable d'un voile, où l'on voit en broderie divers animaux Sujets de fables. La Morale, Compagne inseparable de l'une & de l'autre, paroit à leurs côtez.

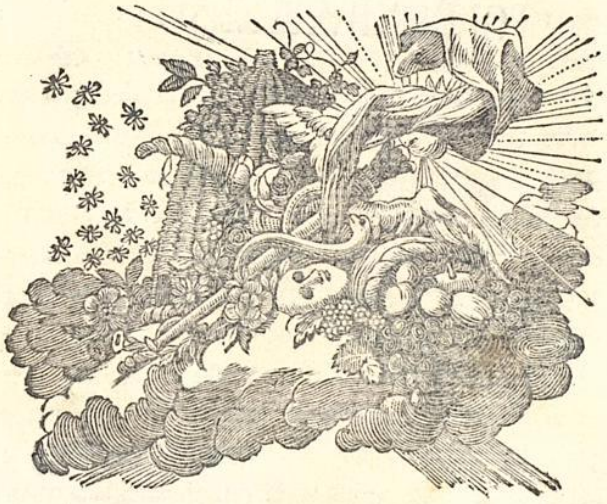
FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

PAR

J. DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



A LEIDEN,
CHEZ ELIE LUZAC,

MDCCLXI.

Landesbibliothek Oldenburg

EX BIBLIOTHECA
OLDENBVRGENSI.

Landesbibliothek Oldenburg

AVIS
DU
LIBRAIRE.

Lorsque je publiois mon Avertissement au sujet d'une Edition des FABLES DE LA FONTAINE, en six volumes in 8vo, *travaillée sur celle de Paris in* Fo, *je comptois que j'aurois pu en délivrer tous les six mois un volume. J'avois fait mon calcul sur un engagement pris avec M.* Punt; *mais je ne fus pas longtems sans m'apercevoir que cet Artiste n'avoit pas bien fait le sien, & que me manquant dans son travail, je devois nécessairement me trouver en défaut vis-à-vis du Public. Il me falut opter ou de donner un Ouvrage moins parfait, ou de ne point insister sur le tems; & je crus qu'il valoit mieux pécher du côté du tems que du côté de l'exécution: j'ose me flater que sur ce dernier point les Curieux seront pleinement satisfaits.*

Landesbibliothek Oldenburg

L'Avertiſſement de l'Editeur *rend un compte exact de tout ce qui concerne l'Edition dont celle-ci eſt une Copie: je n'ai rien à y ajouter, ſi ce n'eſt que j'ai cru devoir diviſer la mienne en ſix volumes, pour les rendre plus portatifs & plus faciles à manier; & que j'ai omis les faux titres, dont parle* l'Avertiſſement de l'Editeur, *parcequ'ils l'auroient défigurée. Au lieu de la Planche du Titre, qui ſe trouve à la téte du premier volume de l'Edition de* Paris, *j'ai fait uſage de celle de* Picard, *qui méritoit d'être conſervée; mais afin que les Curieux n'y perdent pas, je placerai l'autre au quatrième volume de cette Edition. Enfin pour que celui-ci n'excédât pas trop en groſſeur les ſuivans, j'ai conſervé encore pour le dernier volume,* la vie d'Eſope & celle de la Fontaine, *qui ſe trouvent à la téte du premier de l'Edition de Paris. Je donnerai au ſecond de celle-ci la liſte de ceux qui ont bien voulu la favoriſer de leur ſouſcription. Au reſte il ne dépendra pas de moi, que les autres volumes ne paroiſſent plus promptement.*

Landesbibliothek Oldenburg

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Je me garderai bien de me vanter des peines, des soins, & des dépenses immenses auxquelles vient de m'exposer cette Edition. * Ce détail toujours ennuyeux pour le Public, ne donne aucune sorte de mérite à un ouvrage; & j'effrayerois ceux qui, séduits comme moi par le goût des Arts & par l'amour des Lettres, peuvent former des entreprises glorieuses à la Nation. Je me contenterai de faire connoître les Artistes fameux, dont les productions & les talens ont formé cette Edition. Du reste, le mérite & l'exécution de cet Ouvrage apprendront de mes travaux tout ce qu'il est nécessaire d'en sçavoir, & tout ce que je suis jaloux qu'on en sçache.

M. Oudry, Peintre du Roi, & Professeur de l'Académie Royale de Peinture, a composé, dans le cours de plusieurs années, la suite des desseins qui accompagnent cette Edition. Ils sont le fruit des études qu'il faisoit de la nature dans la bonne saison des talens, dont il nous fait tous les jours admirer les pro-

* Elle est divisée en quatre volumes, contenant chacun trois Livres des Fables & les Estampes qui y répondent. Elles sont au nombre de 276, & le premier volume en contient 71.

Landesbibliothek Oldenburg

ductions. Infatigable dans le travail, toujours occupé de ſon art, il cherchoit dans ce temps un champ propre à exercer ſes idées. Mais les bornes d'un tableau, & la pratique lente de la peinture, ne ſuffiſoient pas au feu de ſon génie, & n'en rempliſſoient pas aſſez rapidement l'activité; il falloit à ſes talens de plus amples ſujets d'exécution. Les Fables de la Fontaine vinrent ſatisfaire à cette eſpece de beſoin. Elles fournirent à ſon imagination de quoi ſe contenter dans ce vaſte champ de payſages & d'animaux; genre de travail où l'on ſait juſqu'à quel point il excelle. C'eſt alors qu'il étudia ces Fables, & qu'il ſçut ſi bien s'approprier dans ſes deſſeins, les idées du Poëte, que l'on diroit en quelque façon, que la même Muſe s'eſt ſervie du crayon de M. Oudry, pour nous les tracer d'une maniere auſſi poëtique qu'ingénieuſe & naturelle. Auſſi peut-on à juſte titre l'appeller lui-même, le La Fontaine de la Peinture; puiſque perſonne n'a mieux ſçû faire agir & parler les animaux qu'il l'a fait dans ſes tableaux, & particuliérement dans les deſſeins que nous annonçons. Ils étoient ſes récréations: il les compoſoit pour ſon propre plaiſir, & dans ces momens de choix & de fantaiſie, où un Artiſte ſaiſit vivement les idées de ſon ſujet, & donne un libre eſſor à ſon génie. C'étoit ainſi qu'il ſe formoit, ſans y penſer, le répertoire & le recueil des compoſitions qui, dans la ſuite, ſont devenues les originaux de la plûpart des tableaux, que le Public a admiré au Sallon de Peinture de l'Académie, & qui ſe trouvent répandus chez le Roi & dans les cabinets des Curieux. Telle eſt l'hiſtoire des deſſeins qui viennent ſe réunir aujourd'hui pour embellir cette Edition, pour intéreſ-

reſſer les Arts, & pour donner en quelque ſorte un nouveau relief aux Fables de La Fontaine.

En effet, la Peinture a ſon ſtile & ſes expreſſions, ſouvent plus énergiques, & quelquefois plus promptes à ſe gliſſer dans l'ame, que celles de l'éloquence & de la poëſie. C'eſt, ſans doute, ce qui a introduit l'uſage ancien, & trop fréquent de nos jours, d'orner ſouvent ſans néceſſité la plûpart des livres de gravures bonnes ou mauvaiſes. Mais ſi des eſtampes faites avec ſoin, adaptées aux ſujets, ſont capables d'en rendre l'expreſſion, & d'augmenter l'agrément & l'utilité d'un ouvrage; j'oſe aſſûrer que cet ornement ne fut jamais plus heureuſement ni mieux employé qu'aux Fables de La Fontaine. La morale y quitte ſon auſtérité, pour amuſer les hommes par des leçons, qui ne ſemblent deſtinées qu'à des enfans. Badine, enjouée, elle y tient par-tout le crayon à la main, pour tracer des tableaux agréables & ſéduiſans, à l'aide deſquels la raiſon ſe trouve ſurpriſe par les plaiſirs de l'imagination. La Fontaine avoit ſenti la néceſſité d'accompagner ſes Fables de deſſeins : & l'on ne voit aucune des Editions publiées par ſes ſoins, qui ne ſoit parée de petites gravures analogues à chaque ſujet. Mais il leur manquoit les talens & le pinceau de M. Oudry, ſeul capable d'exprimer le caractere des animaux, & de donner à leurs paſſions ces couleurs & ces nuances qu'exigeoit la fiction.

De quelque mérite cependant que ſoient ces deſſeins, ils euſſent été ignorés du Public, ſans le ſecours de la gravure. Raſſemblés dans un cabinet, ils euſſent fait tout au plus les délices d'un jaloux curieux, ſans augmenter la richeſſe des Lettres ni celle

des Arts. Cette collection, la plus curieuse & la plus considérable qui soit connue d'aucuns Peintres, se fut dissipée & détruite, comme tant d'autres monumens du même genre, qu'Athenes & l'ancienne Grece réclament encore, & dont il ne nous reste que des descriptions dans leurs Historiens. M. Cochin * de l'Académie Royale de Peinture, & Garde des Desseins du Roi, a bien voulu prévenir cet accident. Ses talens supérieurs pour la gravure & pour le dessein sont si connus des Amateurs & des Curieux, que je craindrois d'en affoiblir l'éloge, en m'arrêtant à les faire remarquer. C'est lui qui s'est chargé de graver & de faire graver sous ses yeux ces desseins. Pour en venir à bout, il a fallu qu'il en fît de nouveaux d'après les originaux de M. Oudry, dans lesquels on pût discerner distinctement cette précision de contours, à laquelle les Peintres ne s'assujetissent jamais dans la chaleur de leurs compositions, & qui est cependant indispensable à la perfection des gravures. Il ne falloit pas moins que son secours, pour donner à celles-ci le degré de perfection qu'elles ont atteint, non seulement par la maniere dont les originaux sont rendus, mais encore par la correction ajoutée aux figures qu'ils contiennent. Cette partie étoit négligée, & M. Oudry reconnoît lui-même le nouveau mérite qu'elle a acquis, en passant par les habiles mains de son illustre Confrere. En examinant la suite d'estampes que je présente au Public, les connoisseurs jugeront de ce que peut produire le concours de deux habiles Gens, incapables de cette basse jalousie qui suit les talens mé-

* Censeur Royal, & Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture.

Landesbibliothek Oldenburg

diocres, & qui, dans leurs travaux confondus, ne ſentent point d'autre ſorte de rivalité, que cette émulation qui tend à la perfection d'un ouvrage.

L'Impreſſion de ces Fables n'a pas reçu de moindres attentions & de moindres ſecours, non ſeulement de la part des gens du métier les plus expérimentés, mais encore des Amateurs les plus diſtingués par leurs connoiſſances. Je les nommerois, ſi leur mérite, leur goût pour les Arts, ne les rendoient auſſi remarquables que le rang & les places diſtinguées qu'ils occupent. Ce que je viens d'en dire, eſt le ſeul tribut de reconnoiſſance que je haſarderai ici; ſachant bien que leur modeſtie ne me permet de prendre, dans les éloges qui leur ſont dûs, que ce qui peut intéreſſer le Public pour cet ouvrage.

L'on y verra quelque choſe de neuf, quant à la gravure en bois. Cet art ancien, trop négligé, & à l'aide duquel les premiers Maîtres de la Peinture n'ont pas dédaigné de nous tranſmetre leurs deſſeins & leurs compoſitions, ſemble ne ſervir depuis long-temps qu'à défigurer les plus belles éditions, & à y introduire un certain goût gothique, qui tient de la barbarie des premiers ſiecles. Pour s'en ſauver on eſt obligé de recourir à la taille douce, & de lui faire remplacer, par des ſecours étrangers à la Typographie, les ornemens de la gravure en bois, qui lui ſont véritablement analogues & néceſſaires, & dont l'effet & les procédés ſont tout-à-fait différens. Mais, ſans parler de l'embaras & des différens inconvéniens de cet expédient; cet aſſortiment ſingulier n'eſt-il pas une ſorte de bigarrure, qu'on peut critiquer avec juſte raiſon? Chaque Art n'a-t-il pas ſes beautés & ſes perfections, ſans

qu'il ſoit néceſſaire pour les faire valoir, de les confondre les uns avec les autres? L'on a donc crû devoir eſſayer de faire produire à la gravure en bois tout ce qu'elle étoit capable de faire. Dans cette intention, l'on a choiſi les ſujets qui pouvoient être le plus heureuſement rendus. C'eſt M. Bachelier * très-habile Peintre en fleurs, qui en a fait les deſſeins; & c'eſt M. M. Le Sueur & Papillon qui en ont exécuté la gravure, d'une maniere à venger leur art du diſcrédit dans lequel il tomboit. Voilà comment la partie Typographique de cet Ouvrage a été totalement ſéparée de celle des eſtampes, afin que l'une & l'autre conſervaſſent, à part & entr'elles, cette uniformité & cette bonne harmonie, qu'on doit toujours rechercher dans les ouvrages de goût, & dans les ouvrages précieux.

Pour imprimer celui-ci, tout compoſé de ſujets ſouvent très-courts & ſéparés par des eſtampes, il a fallu néceſſairement multiplier les faux-titres de chaque Fable, pour éviter le défaut & le déſagrément d'ouvrir par-tout ce livre entre deux feuilles blanches. C'eſt ce qu'auroient indiſpenſablement occaſionné les revers de deux planches placées vis-à-vis de leur Fable, & adoſſées l'une contre l'autre. L'on s'eſt ſervi d'autant plus volontiers de l'expédient de ces faux titres, qu'il n'eſt point inuſité, & qu'on ne pouvoit mieux faire pour ſauver une difformité, que l'on blâme dans quelques éditions remarquables.

Il manquoit à la tête de cet ouvrage, une vie de

* De l'Académie Royale de Peinture & Sculpture, & Directeur, quant aux deſſeins, de la Manufacture Royale de porcelaine de Vincennes.

Landesbibliothek Oldenburg

La Fontaine. Je me ſuis hazardé de la compoſer d'après tout ce que j'ai pû recueillir de ſa mémoire, tant parmi les Auteurs ſes contemporains, que d'après ceux qui méritent de la confiance, & qui pouvoient être inſtruits de pluſieurs faits particuliers. * Je ſens bien qu'il y a peut-être quelque eſpece de témérité, d'avoir entrepris cet ouvrage, après les divers eſſais qu'en ont déja formé quelques Ecrivains de mérite. Mais je voyois à regret qu'on n'avoit raſſemblé qu'une petite partie de ce qui regarde cet Homme célebre, & le plus digne d'être connu. Le zèle m'a donc emporté, & c'eſt le motif d'indulgence que je reclame auprès des cenſeurs trop rigides qui voudroient blâmer cette entrepriſe. Je m'y ſuis particuliérement attaché à la vérité, & à dépeindre La Fontaine tel qu'il étoit, & qu'il s'ignoroit lui-même. Du reſte, ſans rechercher une vaine élégance de ſtyle, je me ſuis contenté de lier les faits ſuivant leur ſuite & leurs rapports; eſtimant que je ne pouvois trop mettre de ſimplicité dans la vie d'un Homme qui fut la ſimplicité même.

* Telles ſont parmi les ſources que j'ai conſultées, l'Hiſtoire de l'Académie par M. Peliſſon. Continuation de la même Hiſtoire par M. l'Abbé d'Olivet. Les Hommes Illuſtres du P. Niceron. Ceux de M. Perrault. Vie de La Fontaine par Lokman, en Anglois, imprimée à Londres, *in*-8°. en M. DCC. XLIV. Œuvres de S. Evremont. Mélanges de Littérature par Vigneul Marvile. Mémoires ſur la Vie de J. Racine. Œuvres diverſes de La Fontaine, à la Haye 1729. Lettres de Mad. de Sevigné. Mémoires de Littérature par le P. Deſmolets. Vie de La Fontaine par M. Freron. Dictionnaire de Morery. Hiſtoire du Siecle de Louis XIV. par M. de Voltaire. Dictionnaire critique hiſtorique pour ſervir de continuation à Bayle. Commentaires & remarques ſur Boileau par Broſſette. Bibliotheque de Cour. Hiſtoire Littéraire du Regne de Louis XIV. par M. l'Abbé Lambert, &c.

Landesbibliothek Oldenburg

Pour rendre cette Edition la plus complette & la plus parfaite qu'il fut poſſible, j'ai conſulté ſcrupuleuſement preſque toutes les Editions qui ont été faites des Fables, & particuliérement celles de 1668, 1678, & 1694, revûes par La Fontaine lui-même, ou imprimées de ſon vivant. Elles m'ont ſervi à corriger le texte, alteré par des mots & des vers retranchés ou ajoutés mal-à-propos, & défiguré par une ponctuation vicieuſe, qui affoiblit ou qui détruit le ſens de cet Auteur dans la plûpart des Editions qui ont été faites juſqu'à préſent. Au ſurplus, je n'ai pas cru pouvoir me permettre de rien ſupprimer des choſes que La Fontaine a jointes à ſes Fables, quelques ſuperflues qu'elles puiſſent paroître dans cette Edition. Tout ce qui nous reſte de la plume de cet excellent Ecrivain doit être regardé comme un fruit précieux, bon juſqu'à l'écorce.



Landesbibliothek Oldenburg

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la maniere dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajoûté les ornemens de la poësie; puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes; mais en même tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope.

Landesbibliothek Oldenburg

L'apparence en eſt puérile, je le confeſſe, mais ces puérilités ſervent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions ſi utiles, & tout enſemble ſi agréables : car que peut-on ſouhaiter davantage que ces deux points ? Ce ſont eux qui ont introduit les ſciences parmi les hommes. Eſope a trouvé un art ſingulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de ſon ouvrage répand inſenſiblement dans une ame les ſemences de la vertu, & lui apprend à ſe connoître, ſans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre choſe. C'eſt une adreſſe dont s'eſt ſervi très-heureuſement celui ſur lequel Sa Majeſté a jetté les yeux pour vous donner des inſtructions. Il fait enſorte que vous apprenez ſans peine, ou, pour mieux parler, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt néceſſaire qu'un Prince ſçache. Nous eſpérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choſes, dont nous eſpérons infiniment d'avantage. Ce ſont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la

Landesbibliothek Oldenburg

naissance ; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins ; quand vous le considerez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise ; quand il pénétre dès sa premiere démarche jusques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrieres insurmontables, & qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les cours des autres Princes ; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des élémens ; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années : vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez : je n'en veux pour témoignage que ces nobles

* * *

inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples & de nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, & n'ajoûterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: c'est MONSEIGNEUR, que je suis avec un zéle respectueux,

Votre très-humble & très-obéissant,
& très-fidéle serviteur,
DE LA FONTAINE.

Landesbibliothek Oldenburg

PRÉFACE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables, me donne lieu d'eſpérer la même grace pour ce recueil. Ce n'eſt pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait deſapprouvé le deſſein de les mettre en vers. Il a crû que leur principal ornement eſt de n'en avoir aucun : que d'ailleurs la contrainte de la poëſie, jointe à la ſévérité de notre langue, m'embarraſſeroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plûpart de ces récits la briéveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puiſque ſans elle il faut néceſſairement qu'il languiſſe. Cette opinion ne ſçauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois ſeulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne ſont pas tellement ennemies des Muſes Françoiſes que l'on ne puiſſe ſouvent les faire marcher de compagnie.

Après tout je n'ai entrepris la choſe que ſur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conſequence pour moi, mais ſur celui des modernes. C'eſt de tout tems, & chez tous les peuples qui font profeſſion de poëſie, que le Parnaſſe a jugé ceci de ſon appanage. A peine les fables qu'on attribue à Eſope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muſes. Ce que Platon en rapporte eſt ſi agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier ſupplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cauſe de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de ſa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti pluſieurs fois pendant ſon ſommeil, qu'il devoit s'appliquer à la muſique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce ſonge ſignifioit : car comme la muſique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher ? Il falloit qu'il y eût du myſtére là-deſſous ; d'autant plus que les Dieux ne ſe laſſoient point de lui envoyer la même inſpiration. Elle lui étoit encore ve-

Landesbibliothek Oldenburg

nue une de ces fêtes. Si bien qu'en ſongeant aux choſes que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit aviſé que la muſique & la poëſie ont tant de rapport, que poſſible étoit-ce de la derniere dont il s'agiſſoit. Il n'y a point de bonne poëſie ſans harmonie, mais il n'y en a point non plus ſans fictions; & Socrate ne ſçavoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choiſir des fables qui continſſent quelque choſe de véritable, telles que ſont celles d'Eſope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de ſa vie.

Socrate n'eſt pas le ſeul qui ait conſidéré comme ſœurs la poëſie & nos fables. Phédre à témoigné qu'il étoit de ce ſentiment; & par l'excellence de ſon ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des philoſophes. Après Phédre, Aviénus a traité le même ſujet. Enfin les modernes les ont ſuivis. Nous en avons des exemples non ſeulement chez les étrangers, mais chez nous. Il eſt vrai que lorſque nos gens y ont travaillé, la langue étoit ſi différente de ce qu'elle eſt, qu'on ne les doit conſidérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entrepriſe: au contraire je me ſuis flaté de l'eſpérance que ſi je ne courois dans cette carriére avec ſuccès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera poſſible que mon travail fera naître à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choiſi véritablement les meilleures, c'eſt-à-dire celles qui m'ont ſemblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne ſera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choiſies; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation; ſoit que ma témérité ait été heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, ſoit que j'aie ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein: quant à l'execution, le public en ſera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême briéveté qui rendent Phédre recommen-

dable; ce ſont qualités au-deſſus de ma portée. Comme il m'étoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompenſe égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la langue latine n'en demandoit pas davantage; & ſi l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractére & le vrai génie de Térence. La ſimplicité eſt magnifique chez ces grands hommes: moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un ſi haut point. Il a donc fallu ſe récompenſer d'ailleurs: c'eſt ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardieſſe, que Quintilien dit qu'on ne ſçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raiſon: c'eſt aſſez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant conſidéré que ces fables étant ſçues de tout le monde, je ne ferois rien ſi je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevaſſent le goût: c'eſt ce qu'on demande aujourd'hui; on veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes ſortes de ſujets, même les plus ſérieux.

Mais ce n'eſt pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit meſurer le prix, que par ſon utilité & ſa matiere. Car qu'y a-t-il de recommendable dans les productions de l'eſprit, qui ne ſe rencontre dans l'apologue? C'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choiſiſſant pour leur ſervir de pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſçais comme ils n'ont point fait deſcendre du ciel ces mêmes fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu qui en eût la direction, ainſi qu'à la poëſie & à l'éloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; puiſque, s'il m'eſt permis de mêler ce que nous avons de plus ſacré parmi les erreurs du paganiſme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles; & la parabole eſt-elle autre choſe que l'apologue? c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinue avec d'autant plus de facilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier. Qui ne nous

propoſeroit à imiter que les maîtres de la ſageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe: il n'y en a point, quand des abeilles & des fourmis ſont capables de cela même qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon ayant banni Homere de ſa république, y a donné à Eſope une place très-honorable. Il ſouhaite que les enfans ſucent ces fables avec le lait: il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne ſçauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la ſageſſe & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles ſont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Craſſus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, ſans conſidérer comment il en ſortiroit; que cela le fit périr lui & ſon armée, quelque effort qu'il fît pour ſe retirer. Dites au même enfant que le renard & le boue deſcendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur ſoif; que le renard en ſortit, s'étant ſervi des épaules & des cornes de ſon camarade comme d'une échelle: au contraire le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; & par conſéquent qu'il faut conſidérer en toute choſe la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impreſſion ſur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins diſproportionné que l'autre à la petiteſſe de ſon eſprit? Il ne faut pas m'alléguer que les penſées de l'enfance ſont d'elles-mêmes aſſez enfantines, ſans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne ſont telles qu'en apparence; car dans le fond, elles portent un ſens très-ſolide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la ſurface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoiſſances qui meſurent enfin le ciel & la terre; de même auſſi, par les raiſonnemens & les conſéquences que l'on peut tirer de ces fables, on ſe forme le jugement & les mœurs, on ſe rend capables des grandes choſes.

Elles ne ſont pas ſeulement morales, elles donnent encore d'autres connoiſſances. Les propriétés des animaux, & leurs

divers caractéres y ſont exprimés; par conſéquent les nôtres auſſi, puiſque nous ſommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraiſonnables. Quand Promethée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces piéces ſi différentes il compoſa notre eſpece ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainſi ces fables ſont un tableau, où chacun de nous ſe trouve dépeint. Ce qu'elles nous repréſentent confirme les perſonnes d'age avancé dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils ſçachent. Comme ces derniers ſont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitans; ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le moins qu'on peut: il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un lion, un renard, ainſi du reſte ; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard, ou à ce lion. C'eſt à quoi les fables travaillent: les premieres notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ai déjà paſſé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raiſon de la conduite de mon ouvrage. L'apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps eſt la fable; l'ame eſt la moralité. Ariſtote n'admet la fable que dans les animaux; il en exclut les hommes & les plantes. Cette régle eſt moins de néceſſité que de bienſéance; puiſque ni Eſope, ni Phédre, ni aucun des fabuliſtes ne l'a gardée: tout au contraire de la moralité dont aucun ne ſe diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il eſt aiſé au lecteur de la ſuppléer. *On ne conſidére en France que ce qui plaît: c'eſt la grande régle, & pour ainſi dire la ſeule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de paſſer par-deſſus les anciennes coutumes, lorſque je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope, la fable étoit contée ſimplement, la moralité ſéparée, & toujours enſuite. Phédre eſt venu qui ne s'eſt pas aſſujetti à cet ordre: il embellit la narration, &

Landesbibliothek Oldenburg

transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte, que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir, n'en vient jusques-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractére & des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esope : on y trouve trop de niaiseries; & qui est le sage, à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractére que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son banquet des sept sages, c'est-à-dire, d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le banquet des sept sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout: quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, & de conserver à chacun son caractére. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? car ce que je puis, est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Esope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; & fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES,

CONTENUES DANS LE

PREMIER TOME.

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *La Cigale & la Fourmi.* . page 3
FABLE II. *Le Corbeau & le Renard.* . . . 5
FABLE III. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.* 6
FABLE IV. *Les deux Mulets.* 7
FABLE V. *Le Loup & le Chien.* 8
FABLE VI. *La Génisse, la Chèvre & la Brebis, en société avec le Lion.* 10
FABLE VII. *La Besace.* 11
FABLE VIII. *L'Hirondelle & les petits Oiseaux.* 13
FABLE IX. *Le Rat de ville & le Rat des champs.* 16
FABLE X. *Le Loup & l'Agneau.* 18
FABLE XI. *L'Homme & son image.* 20
FABLE XII. *Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues.* . . . 22
FABLE XIII. *Les Voleurs & l'Ane.* 24
FABLE XIV. *Simonide préservé par les Dieux.* 25
FABLE XV. *La Mort & le Malheureux.* . . 28
FABLE XVI. *La Mort & le Bucheron.* . . 29
FABLE XVII. *L'Homme entre deux âges, & ses deux Maîtresses.* 30
FABLE XVIII. *Le Renard & la Cicogne.* . 32
FABLE XIX. *L'Enfant & le Maître d'Ecole.* 34

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XX. *Le Coq & la Perle.* 36
FABLE XXI. *Les Frêlons & les Mouches à miel.* 37
FABLE XXII. *Le Chêne & le Roseau.* . . 39

LIVRE DEUXIÉME.

FABLE I. *Contre ceux qui ont le goût difficile.* 41
FABLE II. *Conseil tenu par les Rats.* . . . 44
FABLE III. *Le Loup plaidant contre le Renard, par-devant le Singe.* 46
FABLE IV. *Les deux Taureaux & une Grenouille.* 47
FABLE V. *La Chauve-souris & les deux Belettes.* 48
FABLE VI. *L'Oiseau blessé d'une fléche.* . . 50
FABLE VII. *La Lice & sa compagne.* . . 51
FABLE VIII. *L'Aigle & l'Escarbot.* . . . 52
FABLE IX. *Le Lion & le Moucheron* . . . 55
FABLE X. *L'Ane chargé d'éponges & l'Ane chargé de sel.* 57
FABLE XI. *Le Lion & le Rat.* 59
FABLE XII. *La Colombe & la Fourmi.* . . 60
FABLE XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.* 61
FABLE XIV. *Le Liévre & les Grenouilles.* . 64
FABLE XV. *Le Coq & le Renard.* 66
FABLE XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.* 68
FABLE XVII. *Le Paon se plaignant à Junon.* 70
FABLE XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme.* 72
FABLE XIX. *Le Lion & l'Ane chassans.* . 74
FABLE XX. *Testament expliqué par Esope.* . 76

Landesbibliothek Oldenburg

LISTE DES SOUSCRIPTIONS.

S. A. R. Madame la Princeſſe Gouvernante, pour . 4 Exempl.
S. A. S. Monſeigneur le Prince d'Orange. . . . 4 Exempl.
S. A. S. Madame la Princeſſe d'Orange. . . 4 Exempl.
S. A. S. Monſeigneur le Duc Louïs de Brunswyck . 1 Exempl.
S. A. S. Monſeigneur le Prince de Naſſau. . . . 2 Exempl.

A.

M. Arkſtée & Merkus, Libraires à Amſt. & à Leipzich . 25 Exempl.
M. Arrenberg, Libraire à Rotterdam. . . 6 Exempl.

B.

M. van Baſele. . . . . 1 Exempl.
M. Beman, Libraire à Rotterdam. . . . 3 Exempl.
M. le Comte de Bentinck. . . . . 1 Exempl.
M. V. den Berghen, Libraire à Bruxelles. . . 3 Exempl.
M. de Beyer. . . . . 1 Exempl.
M. Th. Boey. . . . . 1 Exempl.
M. Bohn, Libraire à Hambourg. . . . 12 Exempl.
M. Brandes, Secretaire du Conſeil privé à Hanovre. 2 Exempl.
M. G. O. de Burmania. . . . . 2 Exempl.
M. de Brandwyck de Bleskensgrave. . . . 1 Exempl.
M. J. Th. de Bye. . . . . 1 Exempl.

C.

M. Conrado Peſtalozzi Camerling. . . . 1 Ezempl.
M. Pierre Camper. . . . . 1 Exempl.
M. Chatelam & Fils, Libraires à Amſterdam. . 25 Exempl.

D.

M. Dallens. . . . . 1 Exempl.
M. B. Dutry de Haeften. . . . . 1 Exempl.

E.

M. Al. Ph. Eckhard. . . . . 1 Exempl.
M. Van der Eyk, Libraire à Leyde. . . . 1 Exempl.

F.

M. Flournoy. . . . . 1 Exempl.
M. Freny. . . . . 1 Exempl.

G.

M. Gaum, Libraire à Ulm. . . . 1 Exempl.
M. Le Baron de Groveſtins. . . . . 1 Exempl.

H.

M. Jacob Did. Heins. . . . . 1 Exempl.
M. Hemſterhuys. . . . . 1 Exempl.
M. Arn. Fred. Hogerwaard de Waverveen. . . 1 Exempl.
M. Huisman. . . . . 2 Exempl.

J.

M. J. Jasperd, Libraire à Berlin. . . . 2 Exempl.

K.

M. Jacques der Kinderen. . . . . 1 Exempl.

Landesbibliothek Oldenburg

LISTE DES SOUSCRIPTIONS.

M. Ant. de Klopper. . . . . 1 Exempl.
M. Konauw. . . . . 2 Exempl.

L.

M. Van Lee, Libraire à Haarlem. . . 1 Exempl.
M. Van Lier. . . . . 1 Exempl.
M. S. & J. Luchtmans, Libraires à Leyde. . 1 Exempl.
M. Jacob Lutkeman. . . . . 1 Exempl.
M. Elie Luzac, Pere. . . . . 1 Exempl.

M.

M. Pierre Meyer, Libraire à Amſterdam. . . 3 Exempl.
M. Monod. . . . . 3 Exempl.

N.

M. W. Nyſſen, P. Z. . . . . 1 Exempl.

P.

M. Petit & Dumoutier, Libraires à Hambourg. . 3 Exempl.
M. Barthol. Planta. . . . . 1 Exempl.
M. Punt. . . . . 3 Exempl.

S.

M. Jacob Van Santen. . . . . 1 Exempl.
M. Saumaiſe . . . . . 1 Exempl.
M. Jacob Scheltus. . . . . 1 Exempl.
M. Scholte d'Aſchat. . . . . 1 Exempl.
M. Seignard Luzac. . . . . 1 Exempl.
M. Paul V. Spyk. . . . . 1 Exempl.
M. W. H. Strahlborn. . . . . 1 Exempl.
M. Jean Ger. Swaan. . . . . 1 Exempl.

T.

M. Taillefert, Libraire à Middelbourg. . . . 1 Exempl.
M. J. du Tour. . . . . 1 Exempl.

V.

M. Fr. Vaſter. . . . . 1 Exempl.
M. Le Baron Vivaldi. . . . . 1 Exempl.
M. Maarten Vlaardingerwoud. . . . 1 Exempl.
M. Jacob Vosmaer. . . . . 1 Exempl.
M. Arnold Vosmaer. . . . . 1 Exempl.

W.

M. Walkow, Secretaire de haute-conference en Ruſſie. 1 Exempl.
M. Le Comte de Waſſenaer d'Opdam. . . 1 Exempl.
M. Le Comte de Waſſenaer de Catwyck. . . 1 Exempl.
M. Le Comte de Woronzorff, Chancelier de Ruſſie. 1 Exempl.

Y

M. Yver. . . . . 1 Exempl.

Z

Mlle. Cath. Corn. van Zaanen. . . . 1 Exempl.

FABLES

154

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Je chante les Héros dont Esope est le pere,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongere,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, & même les poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes.
Illustre Rejeton d'un Prince aimé des Cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

Landesbibliothek Oldenburg

Et qui, faiſant fléchir les plus ſuperbes têtes,
Comptera déſormais ſes jours par ſes conquêtes,
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légeres peintures;
Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



Landesbibliothek Oldenburg



LA CIGALE ET LA FOURMI. Fable I.

A. Punt del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

La Cigale et la Fourmi.

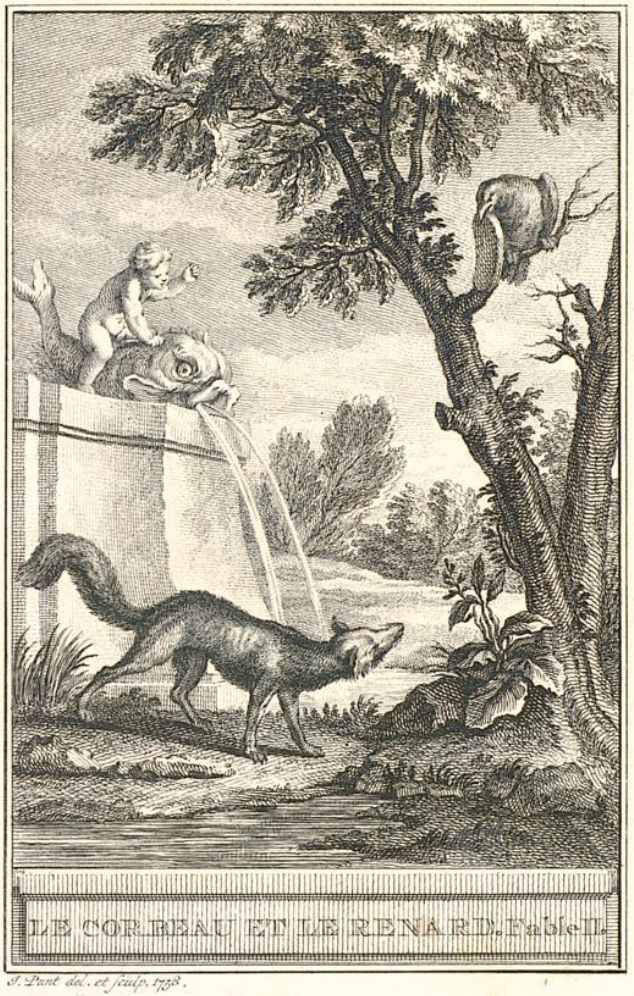
La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvûe
Quand la bize fut venue.
Pas un ſeul petit morceau
De mouche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi ſa voiſine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle.
Je vous pairai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt & principal.

Landesbibliothek Oldenburg

La Fourmi n'eſt pas prêteuſe;
C'eſt là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuſe.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez? J'en ſuis fort aiſe;
Hé bien, danſez maintenant.



Landesbibliothek Oldenburg



J. Pant del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage:
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau!
Que vous êtes joli! Que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie:
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit: mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Landesbibliothek Oldenburg

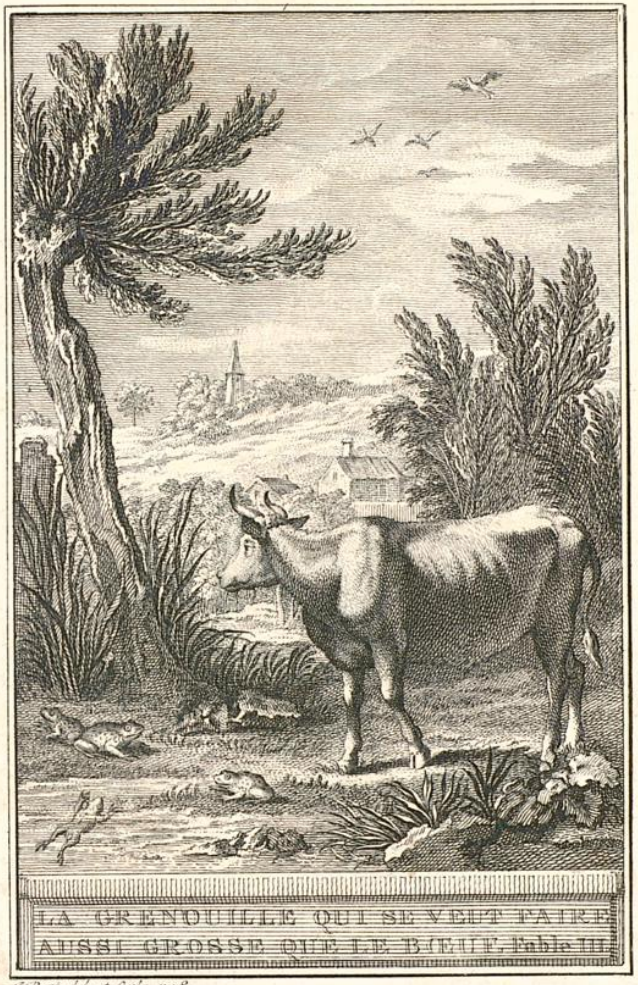
FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Boeuf.

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant: regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? Dites-moi, n'y suis-je point encore?
Nenni. M'y voici donc? Point-du-tout. M'y voilà?
Vous n'en approchez point. La chetive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs:
Tout petit prince a des ambassadeurs:
Tout marquis veut avoir des pages.

Landesbibliothek Oldenburg



V. Pant. del. et sculp. 1788.

Landesbibliothek Oldenburg



G. Punt del. et sculp. 1758.



J.Pant. del et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette:
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein & l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups, il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me suit, du danger se retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois servi qu'un meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
Tant les chiens faiſoient bonne garde:
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers;
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau ſire,
D'être auſſi gras que moi, lui répartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y ſont miſérables,
Cancres, hères & pauvres diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi? rien d'aſſuré: point de franche lipée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur deſtin.

Landesbibliothek Oldenburg



J. Punt. del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

Le Loup reprit : que me faudra-t-il faire?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portant bâtons, & mendians ;
Flatter ceux du logis, à ſon maître complaire :
Moyennant quoi, votre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careſſe.
Le Loup déja ſe forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant, il vit le col du Chien pelé :
Qu'eſt-cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien? Peu de choſe.
Mais encor? Le collier dont je ſuis attaché,
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours, mais qu'importe?
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte ;
Et ne voudrois pas même à ce prix un tréſor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.

FABLE VI.

La Génisse, la Chévre et la Brebis, en societé avec le Lion.

La Géniſſe, la Chévre, & leur ſœur la Brebis,
Avec un fier Lion, ſeigneur du voiſinage,
Firent ſociété, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chévre un cerf ſe trouva pris.
Vers ſes aſſociés auſſi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ſes ongles compta,
Et dit: nous ſommes quatre à partager la proie;
Puis, en autant de parts le cerf il dépeça:
Prit pour lui la premiere en qualité de ſire:
Elle doit être à moi, dit-il; & la raiſon,
C'eſt que je m'appelle Lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La ſeconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le ſçavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troiſiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme,
Je l'étranglerai tout d'abord.

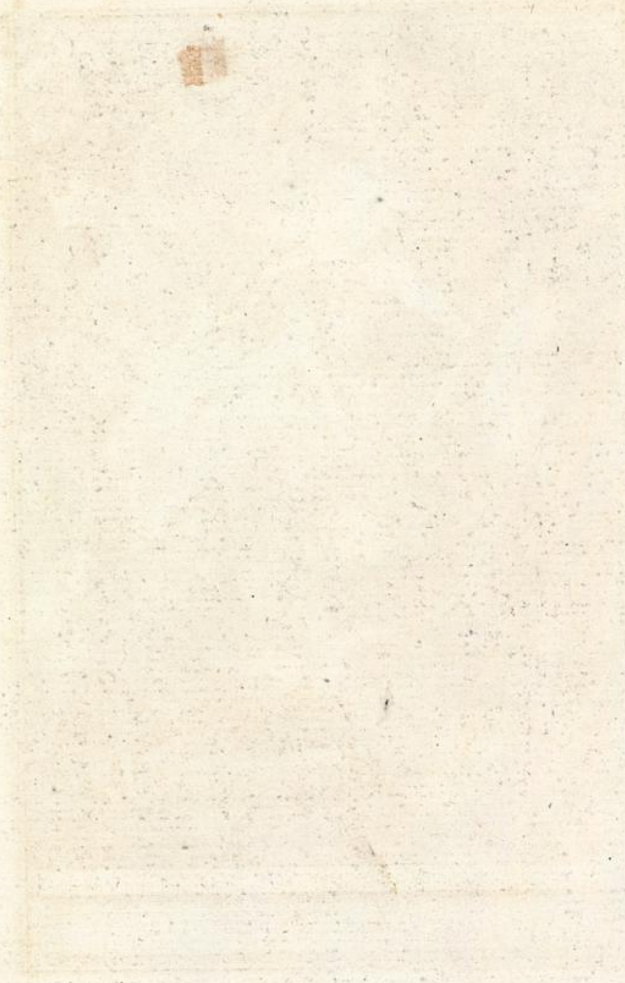
Landesbibliothek Oldenburg



LA GENISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS, EN SOCIETÉ AVEC LE LION. Fable VI.

J. Punt. del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



J. Punt. del et sculp. 1768.

FABLE VII.

La Besace.

Jupiter dit un jour: que tout ce qui reſpire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans ſon compoſé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer ſans peur:
Je mettrai reméde à la choſe.
Venez, ſinge, parlez le premier; & pour cauſe:
Voyez ces animaux; faites comparaiſon
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous ſatisfait? moi, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds auſſi-bien que les autres?
Mon portrait, juſqu'ici, ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frere l'ours on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne ſe fera peindre.
L'ours venant là-deſſus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut, de ſa forme il ſe loua très-fort,
Gloſa ſur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à ſa queue, ôter à ſes oreilles,
Que c'étoit une maſſe informe & ſans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout ſage qu'il étoit, dit des choſes pareilles.

Il jugea qu'à ſon appétit,
Dame baleine étoit trop groſſe.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant pour elle un coloſſe.
Jupin les renvoya s'étant cenſurés tous;
Du reſte contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre eſpéce excella; car tout ce que nous ſommes,
Lynx envers nos pareils, & taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.
Le Fabricateur ſouverain
Nous créa beſaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps paſſé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.



L'HIRONDELLE ET LES PETITS OYSEAUX. Fable VIII.

A. Delsoo delin. et sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vû,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit juſqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fuſſent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre ſe ſeme,
Elle vit un manant en couvrir maints ſillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oiſillons,
Je vous plains: car pour moi, dans ce péril extrême,
Je ſçaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera votre ruine.
De-là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte & mainte machine,
Qui cauſera dans la ſaiſon
Votre mort ou votre priſon;

Gare la cage ou le chaudron.
C'eſt pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oiſeaux ſe moquerent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chéneviere fut verte,
L'Hirondelle leur dit: arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou ſoyez ſûrs de votre perte.
Prophéte de malheur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille perſonnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'Hirondelle ajoûta: ceci ne va pas bien,
Mauvaiſe graine eſt tôt venue.
Mais puisque juſqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oiſillons la guerre,
Quand reginglettes & réſeaux
Attraperont petits Oiſeaux,
Ne volez plus de place en place;
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la grue & la bécaſſe.
Mais vous n'êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert fe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au feſtin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la ſale
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit.

Landesbibliothek Oldenburg



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS. Fable IX.

A. Delsos delin. et sculp. 1738.

Landesbibliothek Oldenburg

Le bruit ceſſe, on ſe retire:
Rats en campagne auſſi-tôt:
Et le citadin de dire,
Achevons tout notre rôt.

C'eſt aſſez, dit le ruſtique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de roi.

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc, fi du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

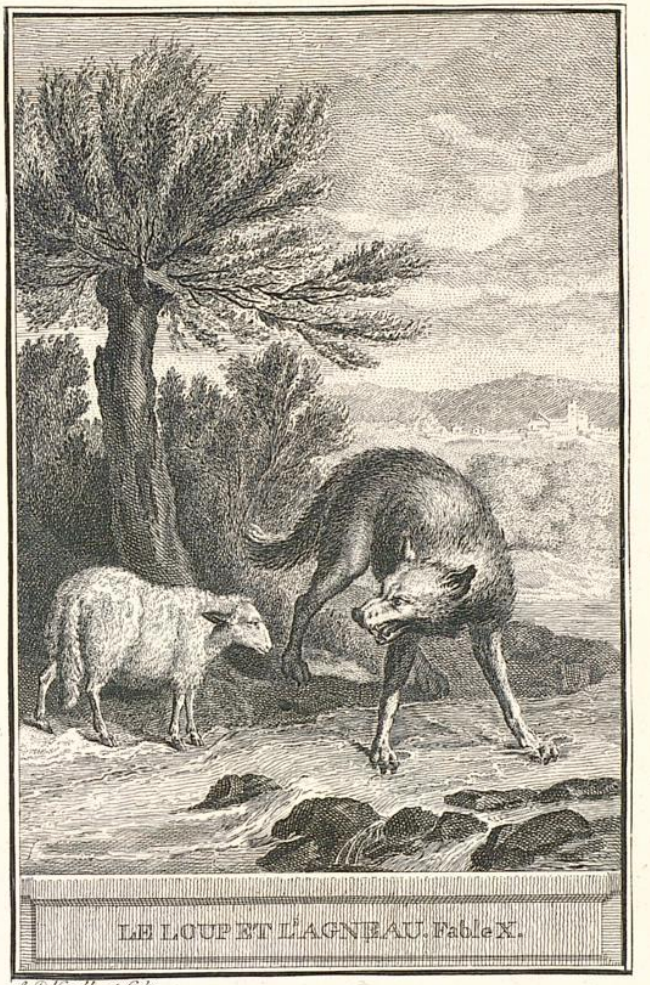


FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

La raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu ſeras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre majeſté
Ne ſe mette pas en colere,
Mais plutôt qu'elle conſidere
Que je me vas déſaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-deſſous d'elle;
Et que par conſéquent en aucune façon,
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je ſçai que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né?

Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP ET L'AGNEAU. Fable X.

A. Delsos delin. et sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

Reprit l'Agneau, je téte encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere.
Je n'en ai point. C'eſt donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-deſſus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procès.



FABLE XI.

L'HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Un Homme, qui s'aimoit ſans avoir de rivaux,
Paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde.
Il accuſoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans ſon erreur profonde.
Afin de le guérir, le ſort officieux
Préſentoit par-tout à ſes yeux
Les conſeillers muets dont ſe ſervent nos dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narciſſe? il ſe va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'oſant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une ſource pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il ſe fâche, & ſes yeux irrités
Penſent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi! le canal eſt ſi beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.



L'HOMME ET SON IMAGE. POUR M. LE DUC DE LA. ROCHEFOUCAULT. Fable XI.

A. Delsos delin. et sculp.

Landesbibliothek Oldenburg

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; & cette erreur extrême
Eſt un mal que chacun ſe plaît d'entretenir.
Notre ame, c'eſt cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce ſont les ſottiſes d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
Et quant au canal, c'eſt celui
Que chacun ſçait, le livre des maximes.



FABLE XII.

LE DRAGON A PLUSIEURS TETES, ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un Envoyé du Grand Seigneur,
Préféroit, dit l'hiſtoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de ſon maître à celles de l'Empire.
Un Allemand ſe mit à dire:
Notre Prince a des dépendans
Qui, de leur chef, ſont ſi puiſſans,
Que chacun d'eux pourroit ſoudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de ſens,
Lui dit: je ſçai par renommée,
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir;
Et cela me fait ſouvenir
D'une aventure étrange, & qui pourtant eſt vraie.

J'étois en un lieu ſûr, lorsque je vis paſſer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haie.
Mon ſang commence à ſe glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
Jamais le corps de l'animal



LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRAGON À PLUSIEURS QUEUËS. Fable XII.

I. Punt del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg



LE DRAGON À PLUSIEURS TÊTES, ET LE DRA-
GON À PLUSIEURS QUEUËS. Fable XII. 2e. pl.

J. Punt del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un ſeul chef,
Et bien plus d'une queue, à paſſer ſe préſente.
Me voilà ſaiſi derechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef paſſe, & le corps, & chaque queue auſſi;
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je ſoutiens qu'il en eſt ainſi
De votre Empereur & du nôtre.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux Voleurs ſe battoient:
L'un vouloit le garder; l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poings trottoient,
Et que nos champions ſongeoient à ſe défendre,
Arrive un troiſiéme larron,
Qui ſaiſit maître Aliboron.

L'âne, c'eſt quelquefois une pauvre province.
Les voleurs ſont tel & tel prince:
Comme le Tranſilvain, le Turc, & le Hongrois:
Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.
Il eſt aſſez de cette marchandiſe.
De nul d'eux n'eſt ſouvent la province conquiſe.
Un quart voleur ſurvient qui les accorde net,
En ſe ſaiſiſſant du baudet.



LES VOLEURS ET L'ÂNE. Fable XIII.

A. Punt del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg



SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.
Fable XIV.

T. Punt del. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIV.

SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

On ne peut trop louer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maîtreſſe, & ſon Roi.
Malherbe le diſoit: j'y ſouſcris quant à moi:
Ce ſont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille, & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlete; &, la choſe eſſayée,
Il trouva ſon ſujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui ſans autre mérite:
Matiere infertile & petite.
Le poëte d'abord, parla de ſon héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il ſe jette à côté, ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux;
Eleve leurs combats, ſpécifiant les lieux

Où ces freres s'étoient ſignalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlete avoit promis d'en payer un talent:
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement
Que Caſtor & Pollux acquitaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple céleſte.
Je vous veux traiter cependant:
Venez ſouper chez moi: nous ferons bonne vie.
Les conviés ſont gens choiſis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eût peur
De perdre, outre ſon dû, le gré de ſa louange.
Il vient, l'on feſtine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domeſtique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il ſort de table, & la cohorte
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ſes vers,
Ils l'avertiſſent qu'il déloge,
Et que cette maiſon va tomber à l'envers:
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque, & le plafond

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis: car pour rendre complette
La vengeance dûe au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlete,
Et renvoya les conviés
Pour la plûpart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle: on doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mere
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte; & dis premiérement,
Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement
Les Dieux & leurs pareils: de plus, que Melpoméne
Souvent, sans déroger, trasique de sa peine:
Enfin, qu'on doit tenir notre art à quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe & le Parnasse
Etoient freres & bons amis.

FABLE XV.

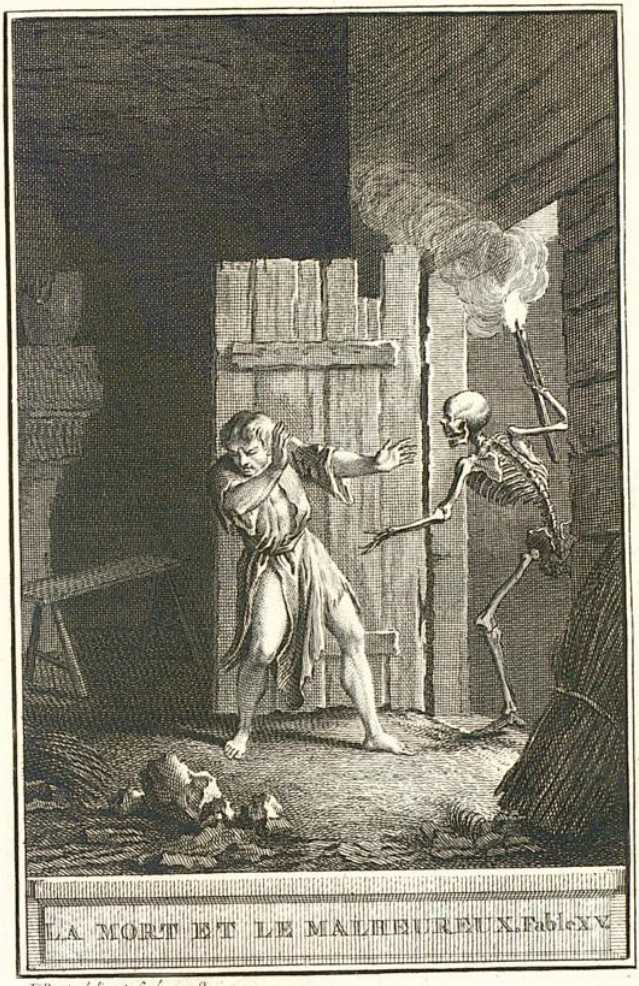
La Mort et le Malheureux.

Un Malheureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O Mort, lui diſoit-il, que tu me ſembles belle!
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il eſt hideux! que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroi!
N'aproche pas, ô Mort, ô Mort, retires-toi.

Mécénas fut un galant homme:
Il a dit quelque part, qu'on me rende impotent,
Cul de jatte, gouteux, manchot; pourvu qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

Ce ſujet a été traité d'une autre façon par Eſope, comme la Fable ſuivante le fera voir. Je compoſai celle-ci pour une raiſon qui me contraignoit de rendre la choſe ainſi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'euſſe beaucoup mieux fait de ſuivre mon original, & que je laiſſois paſſer un des plus beaux traits qui fut dans Eſope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne ſçaurions aller plus avant que les Anciens: ils ne nous ont laiſſé pour notre part que la gloire de les bien ſuivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Eſope, non que la mienne le mérite, mais à cauſe du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui eſt ſi beau & ſi à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre.

Landesbibliothek Oldenburg



LA MORT ET LE MALHEUREUX. Fable XV.

J. Pant delin. et sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg



LA MORT ET LE BUCHERON. Fable XVI.

J. Punt delin: et sculp: 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVI.

La Mort et le Bucheron.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot auſſi-bien que des ans,
Gémiſſant & courbé marchoit à pas peſans,
Et tâchoit de gagner ſa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde?
En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impôts,
Le créancier & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort; elle vient ſans tarder:
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous ſommes.
Plutôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVII.

L'Homme entre deux ages, et ses deux Maitresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant.
Bien adresser n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; & l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant,
C'est-à-dire, ajustant sa tête.
La vieille à tout moment de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,



L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES, ET SES DEUX MAÎTRESSES. Fable XVII.

J. Punt delin: et sculp: 1738.

Landesbibliothek Oldenburg

Afin que ſon amant en fût plus à ſa guiſe.
La jeune ſaccageoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant que notre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez ſi bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt tête chauve qui tienne:
Je vous ſuis obligé, belles, de la leçon.



FABLE XVIII.

Le Renard et la Cicogne.

Compere le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêts.
Le galant, pour toute beſogne,
Avoit un brouet clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui ſervi ſur une aſſiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cicogne ſon hôteſſe,
Loua très-fort ſa politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit ſur-tout, Renards n'en manquent point;
Il ſe réjouiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.

Landesbibliothek Oldenburg



LE RENARD ET LA CICOGNE. Fable XVIII.

J. Pillement delin: et sculp: 1758.

Landesbibliothek Oldenburg



J. Punt. del. et Sculp. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

On ſervit, pour l'embarraſſer,
En un vaſe à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le muſeau du ſire étoit d'autre meſure,
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.



FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'Ecole.

Dans ce récit je prétens faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa cheoir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule;
Par cet endroit paſſe un Maître d'Ecole.
L'enfant lui crie, au ſecours, je péris.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'aviſe
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſotiſe!
Et puis, prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Landesbibliothek Oldenburg



L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ECOLE. Fable XIX.

J. Punt. del. et sculp. 1798.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout cenſeur, tout pédant,
Se peut connoître au diſcours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que ſonger
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue.



FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

Un jour un Coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuſcrit, qu'il porta
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

Landesbibliothek Oldenburg



LE COQ ET LA PERLE. Fable XX.

J. Pinto del. et Sculp. 1758.



J. Punt. del. et sculp. 1788.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXI.

Les Frêlons et les Mouches à miel.

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent:
Des Frêlons les réclamerent.
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons,
Des animaux aîlés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi! Dans les Frêlons
Ces enseignes étoient pareilles.
La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle; &, pour plus de lumiére,
Entendit une fourmilliére.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente;
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,

Landesbibliothek Oldenburg

Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel ſe gâte.
Il eſt temps déſormais que le Juge ſe hâte.
N'a-t-il point aſſez léché l'Ours?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous:
On verra qui ſçait faire, avec un ſuc ſi doux,
Des cellules ſi bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art paſſoit leur ſçavoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainſi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on ſuivît la méthode!
Le ſimple ſens commun nous tiendroit lieu de Code:
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin que l'huître eſt pour le Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

Landesbibliothek Oldenburg



I. Prunt del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature;
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir,
Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La Nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.

Je plie, & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouventables
Reſiſté ſans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots,
Du bout de l'horiſon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté juſque-là dans ſes flancs.
L'Arbre tient bon; le Roſeau plie:
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Fin du premier Livre.



Landesbibliothek Oldenburg



CONTRE CEUX QUI ONT LE GOÛT DIFFICILE.
Fable XXIII.

I. Pant del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOÛT DIFFICILE.

Quand j'aurois en naiſſant reçu de Calliope
Les dons qu'à ſes Amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux menſonges d'Eſope:
Le menſonge & les vers de tout temps ſont amis.
Mais je ne me crois pas ſi chéri du Parnaſſe
Que de ſçavoir orner toutes ces fictions;
On peut donner du luſtre à leurs inventions:
On le peut, je l'eſſaie; un plus ſçavant le faſſe.
Cependant juſqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup & répondre l'agneau:
J'ai paſſé plus avant, les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment me diront nos critiques,

Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus autentiques
Et d'un ſtyle plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient laſſé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiére Cité:
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs reçut le ſage Ulyſſe,
Le vaillant Diomede, Ajax l'impétueux,
Que ce coloſſe monſtrueux
Avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proie:
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
La période eſt longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce ſont des contes plus étranges,
Qu'un renard qui cajole un corbeau ſur ſa voix.
De plus, il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtyle.
Et bien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
Songeoit à ſon Alcipe, & croyoit de ſes ſoins
N'avoir que ſes moutons & ſon chien pour témoins.

Landesbibliothek Oldenburg

Tircis qui l'aperçut, ſe gliſſe entre des ſaules;
Il entend la bergère adreſſant ces paroles
Au doux zéphir, & le priant
De les porter à ſon amant.
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon cenſeur à l'inſtant:
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une aſſez grande vertu.
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.
Maudit cenſeur, te tairas-tu?
Ne ſçaurois-je achever mon conte?
C'eſt un deſſein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.
Les délicats ſont malheureux:
Rien ne ſçauroit les ſatisfaire.

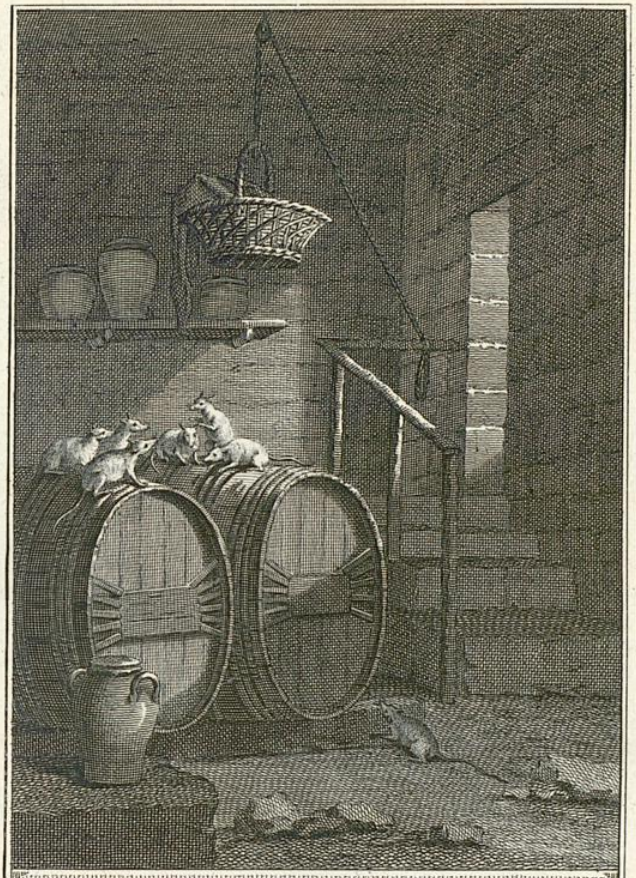


FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

Un Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit preſque plus,
Tant il en avoit mis dedans la ſépulture.
Le peu qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de ſon ſou;
Et Rodilard paſſoit, chez la gent miſérable,
Non pour un Chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut & au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le ſabbat qu'il fit avec ſa dame,
Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
Sur la néceſſité préſente.
Dès l'abord, leur doyen, perſonne très-prudente,
Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainſi, quand il iroit en guerre,
De ſa marche avertis ils s'enfuiroient ſous terre;
Qu'il n'y ſçavoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monſieur le doyen.

Landesbibliothek Oldenburg



CONSEIL TENU PAR LES RATS. Fable XXIV.

A. Punt del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

Choſe ne leur parut à tous plus ſalutaire ;
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : je n'y vas point, je ne ſuis pas ſi ſot :
L'autre : je ne ſçaurois. Si bien que ſans rien faire
On ſe quitta. J'ai maints chapitres vûs,
Qui pour néant ſe ſont ainſi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de Moines ;
Voire chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
La Cour en Conſeillers foiſonne.
Eſt-il beſoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus perſonne.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard, pardevant le Singe.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appellé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de Singe, à fait plus embrouillé.
Le Magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Repliqué, crié, tempêté;
Le Juge, instruit de leur malice,
Leur dit: je vous connois de long-temps, mes amis,
Et tous deux vous pairez l'amende:
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,
On ne sçauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre. C'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP PLAIDANT CONTRE LE RENARD
PAR DEVANT LE SINGE. Fable XXV.

A. Punt del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg



LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOÜILLE.
Fable XXVI.

J. Pauc del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE. IV.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui poſſéderoit
Une Géniſſe avec l'empire.
Une Grenouille en ſoupiroit.
Qu'avez-vous? ſe mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croaſſant.
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chaſſant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner ſur les roſeaux;
Et nous foulant aux pieds juſques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtiſſe
Du combat qu'a cauſé madame la Géniſſe.
Cette crainte étoit de bon ſens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écraſoit vingt par heure.
Hélas! On voit que de tout temps
Les petits ont pâti des ſottiſes des grands.

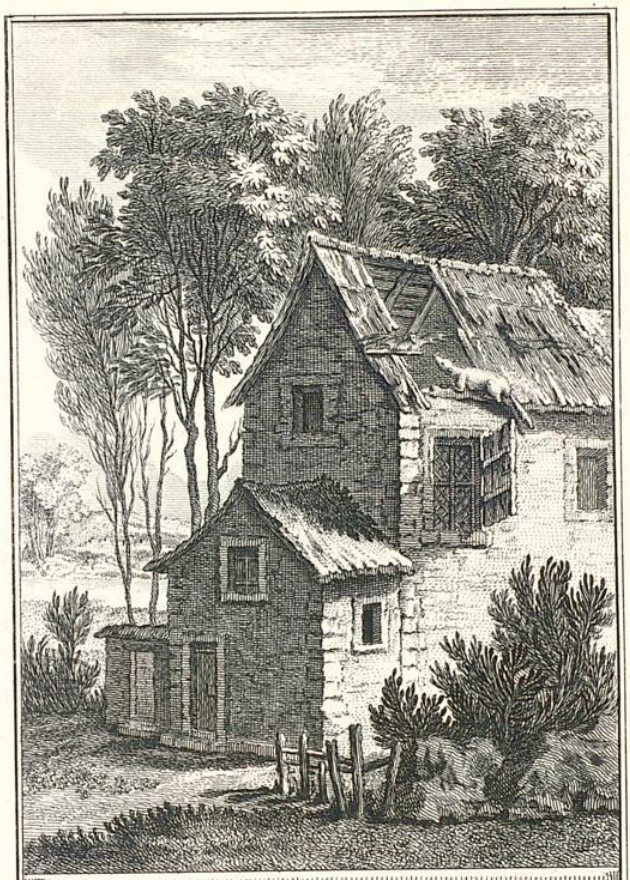
Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

La Chauve-souris et les deux Belettes.

Une Chauve-ſouris, donna tête baiſſée,
Dans un nid de Belette: & ſi-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi? vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire?
N'êtes-vous pas Souris? Parlez ſans fiction.
Oüi, vous l'êtes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moi Souris! Des méchans vous ont dit ces nouvelles:
Grace à l'Auteur de l'univers,
Je ſuis oiſeau: voyez mes aîles:
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raiſon plut, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien, qu'on lui donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément ſe va fourrer
Chez une autre Belette aux oiſeaux ennemie.

Landesbibliothek Oldenburg



LA CHAUVESOURIS ET LES DEUX BELETTES.
Fable XXVII.

A. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

La voilà derechef en danger de ſa vie.
La dame du logis, avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oiſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moi, pour telle paſſer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiſeau? c'eſt le plumage.
Je ſuis Souris: vive les Rats;
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle ſauva deux fois ſa vie.

Pluſieurs ſe ſont trouvés qui d'écharpe changeans,
Aux dangers, ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figue.
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une fléche.

Mortellement atteint d'une fléche empennée,
Un Oiseau déploroit sa triste destinée;
Et disoit en souffrant un surcroît de douleur,
Faut-il contribuer à son propre malheur?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

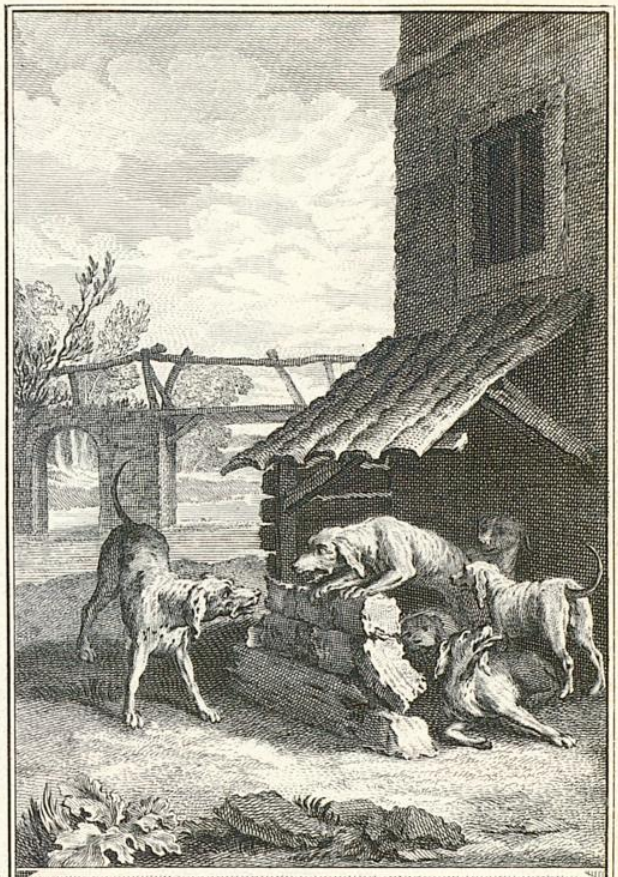
Landesbibliothek Oldenburg



L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÊCHE. Fable XXVIII.

A. Pont. del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg



LA LICE ET SA COMPAGNE. Fable XXIX.

J. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VII.

La Lice et sa Compagne.

Une Lice étant sur son terme,
Et ne sçachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine:
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chaſſe à maître Jean Lapin,
Qui droit à ſon terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Eſcarbot ſe rencontre en chemin.
Je laiſſe à penſer ſi ce gîte
Etoit ſûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant ſur lui, nonobſtant cet aſyle,
L'Eſcarbot intercede, & dit:
Princeſſe des oiſeaux, il vous eſt fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puiſque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'eſt mon voiſin, c'eſt mon compere.
L'oiſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aîle l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire,
Enleve Jean Lapin. L'Eſcarbot indigné,
Vole au nid de l'Oiſeau, fracaſſe en ſon abſence
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſpérance:
Pas un ſeul ne fut épargné.

Landesbibliothek Oldenburg



L'AIGLE ET L'ESCARBOT. Fable XXX.

A. Pinet del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; &, pour comble de rage,
Ne ſçait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gémit en vain, ſa plainte au vent ſe perd:
Il fallut, pour cet an, vivre en mere affligée.
L'an ſuivant, elle mit ſon nid en lieu plus haut.
L'Eſcarbot prend ſon temps, fait faire aux œufs le ſaut.
La mort de Jean Lapin derechef eſt vengée.
Ce ſecond deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.
L'oiſeau qui porte Ganiméde,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide,
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu; que pour ſes intérêts,
Jupiter ſe verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note;
Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte:
Le Dieu la ſecouant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſçut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au déſert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.
Devant ſon tribunal l'Eſcarbot comparut,

Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'hyver, & comme la Marmote,
Se cache & ne voit point le jour.





LE LION ET LE MOUCHERON. Fable XXXI.

I. Punt del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre:
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur, ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi,
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette & le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis, prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupéde écume, & son œil étincelle:
Il rugit: on se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle,

Tantôt pique l'échine, & tantôt le muſeau,
Tantôt entre au fond du nâſeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faîte montée.
L'inviſible ennemi triomphe, & rit de voir
Qu'il n'eſt griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le malheureux Lion ſe déchire lui-même,
Fait réſonner ſa queue à l'entour de ſes flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; & ſa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà ſur les dents.
L'inſecte, du combat ſe retire avec gloire:
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une araignée:
Il y rencontre auſſi ſa fin.

Quelle choſe par-là peut nous être enſeignée?
J'en vois deux, dont l'une eſt qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits:
L'autre, qu'aux grands périls tel a pû ſe ſouſtraire,
Qui périt pour la moindre affaire.



L'ANE CHARGÉ D'EPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL. Fable XXXII.

J. Punt del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

L'ANE CHARGÉ D'ÉPONGES, ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

Un Anier, ſon ſceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux courſiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier;
Et l'autre, ſe faiſant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de ſel. Nos gaillards pélerins
Par monts, par vaux & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empêchés ſe trouverent.
L'Anier, qui tous les jours traverſoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chaſſant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à ſa tête,
Dans un trou ſe précipita,
Revint ſur l'eau, puis s'échappa:
Car au bout de quelques nagées
Tout ſon ſel ſe fondit ſi bien,
Que le Baudet ne ſentit rien
Sur ſes épaules ſoulagées.

Landesbibliothek Oldenburg

Camarade épongier prit exemple ſur lui,
Comme un mouton qui va deſſus la foi d'autrui.
Voilà mon Ane à l'eau, juſqu'au col il ſe plonge,
Lui, le conducteur & l'éponge.
Tous trois bûrent d'autant: l'Anier & le Griſon
Firent à l'éponge raiſon.
Celle-ci devint ſi peſante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane ſuccombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embraſſoit, dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.
Quelqu'un vint au ſecours: qui ce fut, il n'importe.
C'eſt aſſez qu'on ait vû par-là, qu'il ne faut point
Agir chacun de même ſorte.
J'en voulois venir à ce point.



LE LION ET LE RAT. Fable XXXIII.

A. Punt del. et sculps. 1758.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre, assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rêts,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

L'autre exemple eſt tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruiſſeau bûvoit une Colombe:
Quand ſur l'eau ſe penchant une Fourmis y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-tôt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau, par elle étant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle ſe ſauve; & là-deſſus
Paſſe un certain croquant qui marchoit les pieds nuds:
Ce croquant, par hazard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'Oiſeau de Vénus,
Il le croit en ſon pot, & déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſoupé du croquant avec elle s'envole.
Point de pigeon pour une obole.

Landesbibliothek Oldenburg



LA COLOMBE ET LA FOURMI. Fable XXXIV.

J. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg



L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS. Fable XXXV.

J. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUITS.

Un Aſtrologue un jour ſe laiſſa cheoir
Au fond d'un puits. On lui dit: pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penſes-tu lire au-deſſus de ta tête?

Cette aventure en ſoi, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,
Qu'au livre du deſtin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homere & les ſiens ont chanté,
Qu'eſt-ce, que le hazard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la Providence?
Or du hazard il n'eſt point de ſcience:
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeller hazard, ni fortune, ni ſort,
Toutes choſes très-incertaines.
Quant aux volontés ſouveraines

De celui qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
Qui les ſçait que lui ſeul? Comment lire en ſon ſein?
Auroit-il imprimé ſur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ſes voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'eſprit
De ceux qui de la ſphére & du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaiſirs incapables?
Et cauſant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils ſoient venus?
C'eſt erreur, ou plutôt, c'eſt crime de le croire.
Le Firmament ſe meut, les Aſtres font leur cours,
Le Soleil nous luit tous les jours:
Tous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire,
Sans que nous en puiſſions autre choſe inférer
Que la néceſſité de luire & d'éclairer,
D'amener les ſaiſons, de meurir les ſemences,
De verſer ſur les corps certaines influences.
Du reſte, en quoi répond au ſort toujours divers,
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiſeurs d'horoſcope,
Quittez les Cours des Princes de l'Europe.
Emmenez avec vous les ſouffleurs tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop: revenons à l'hiſtoire
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.

Landesbibliothek Oldenburg

Outre la vanité de ſon art menſonger,
C'eſt l'image de ceux qui bâillent aux chimeres,
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.



FABLE XIV.

Le Liévre et les Grenouilles.

Un Liévre en ſon gîte ſongeoit;
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne ſonge?)
Dans un profond ennui ce Liévre ſe plongeoit:
Cet animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux,
Sont, diſoit-il, bien malheureux!
Ils ne ſçauroient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaiſir pur; toujours aſſauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir, ſinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque ſage cervelle.
Et la peur ſe corrige-t-elle?
Je croi même qu'en bonne foi,
Les hommes ont peur comme moi.
Ainſi raiſonnoit notre Liévre;
Et cependant faiſoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet:
Un ſouffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiére,



LE LIÉVRE ET LES GRENOÜILLES.
Fable XXXVI.

J. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

Entend un léger bruit: ce lui fut un ſignal
Pour s'enfuir devers ſa taniére.
Il s'en alla paſſer ſur le bord d'un étang.
Grenouilles auſſi-tôt de ſauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma préſence
Effraie auſſi les gens! Je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je ſuis donc un foudre de guerre.
Il n'eſt, je le vois bien, ſi poltron ſur la terre,
Qui ne puiſſe trouver un plus poltron que ſoi.

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

Sur la branche d'un arbre étoit en ſentinelle
Un vieux Coq adroit & matois.
Frere, dit un Renard, adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; deſcens que je t'embraſſe.
Ne me retarde point, de grace:
Je dois faire aujourd'hui vingt poſtes ſans manquer.
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y ſervirons en freres.
Faites-en les feux dès ce ſoir;
Et cependant viens recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers



LE COQ ET LE RENARD. Fable XXXVII.

J. Punt del. et sculps. 1759.

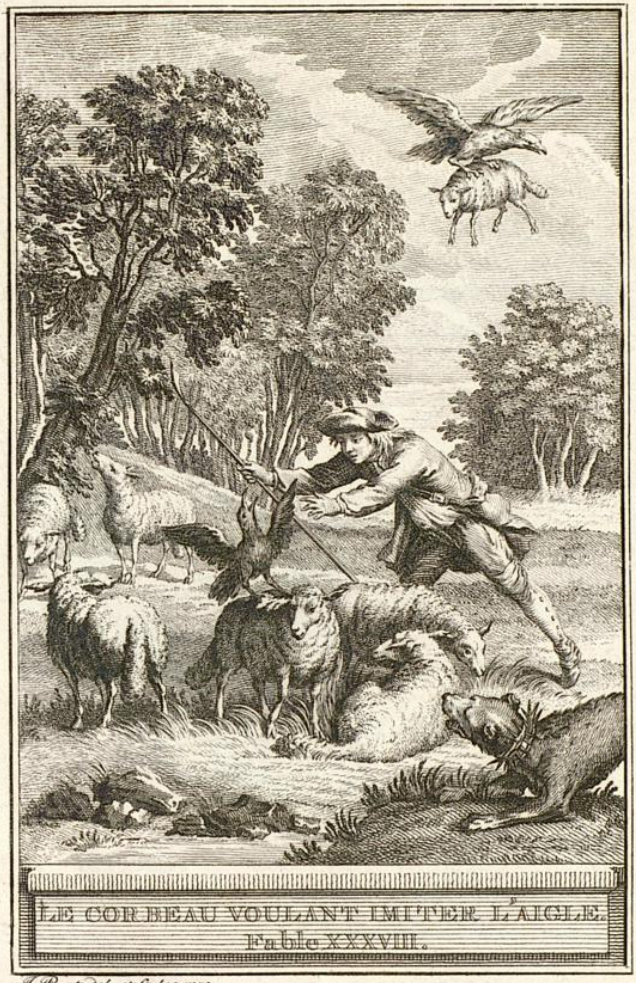
Qui, je m'aſſure, ſont couriers,
Que pour ce ſujet on envoie.
Ils vont vîte, & ſeront dans un moment à nous.
Je deſcens, nous pourrons nous entrebaiſer tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite eſt longue à faire.
Nous nous réjouirons du ſuccès de l'affaire
Une autre fois. Le galant auſſi-tôt
Tire ſes grégues, gagne au haut,
Mal-content de ſon ſtratagême.
Et notre vieux Coq, en ſoi-même,
Se mit à rire de ſa peur:
Car c'eſt double plaiſir de tromper le trompeur.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'Oiseau de Jupiter enlevant un mouton;
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque, entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice.
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux,
Je ne sçai qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
La moutoniére créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée, à peu près, de la même façon
Que la barbe de Polyphême.
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.

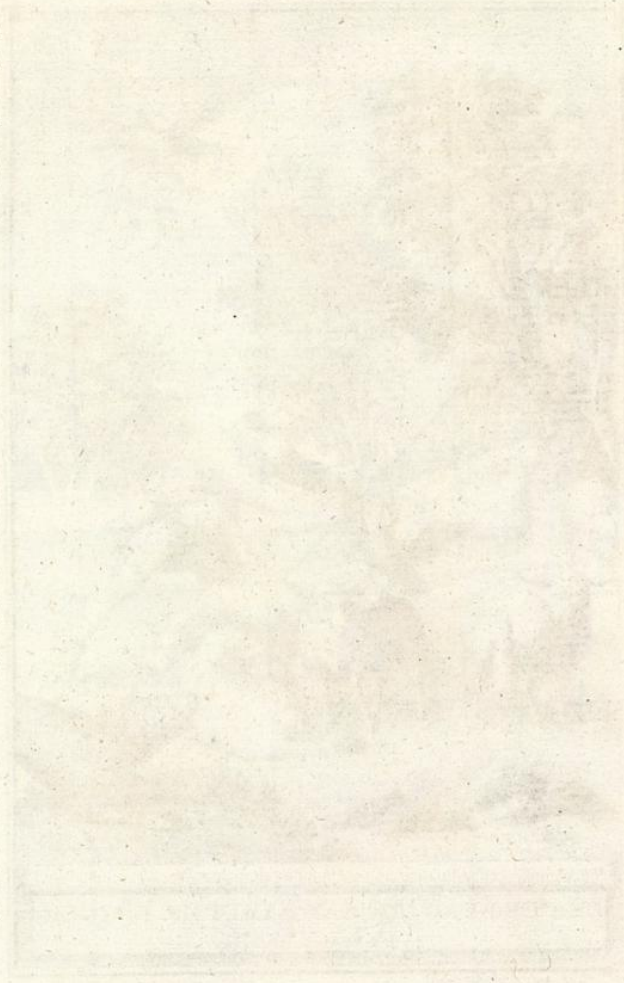
Landesbibliothek Oldenburg



LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.
Fable XXXVIII.

A. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ſes enfans pour ſervir d'amuſette.

Il faut ſe meſurer, la conſéquence eſt nette.
Mal prend aux voleraux, de faire les voleurs.
L'exemple eſt un dangereux leure.
Tous les mangeurs de gens ne ſont pas grands ſeigneurs:
Où la guêpe a paſſé, le moucheron demeure.

FABLE XVII.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le Paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colere :
Oiseau jaloux, & qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?
Toi, que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, & qui semble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés ;
Nous vous avons donné diverses qualités :



LE PAON SE PLAIGNANT À JUNON.
Fable XXXIX.

J. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Les uns ont la grandeur & la force en partage;
Le Faucon eſt léger, l'Aigle plein de courage;
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous ſont contens de leur ramage.
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

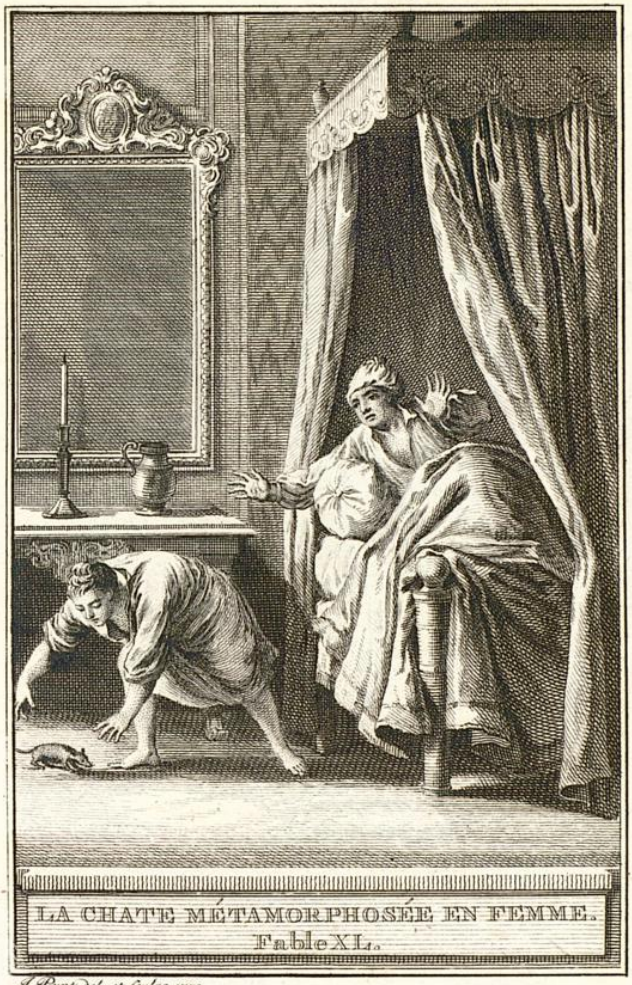


FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

Un Homme chériſſoit éperdument ſa Chatte,
Il la trouvoit mignonne, & belle, & délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux:
Il étoit plus fou que les fous.
Cet Homme donc, par prieres, par larmes,
Par ſortiléges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Deſtin,
Que ſa Chatte, en un beau matin,
Devient Femme; & le matin même,
Maître ſot en fait ſa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favori,
Que fait cette épouſe nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue, elle le flatte:
Il n'y trouve plus rien de Chatte;
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout,
La croit Femme en tout & par tout.

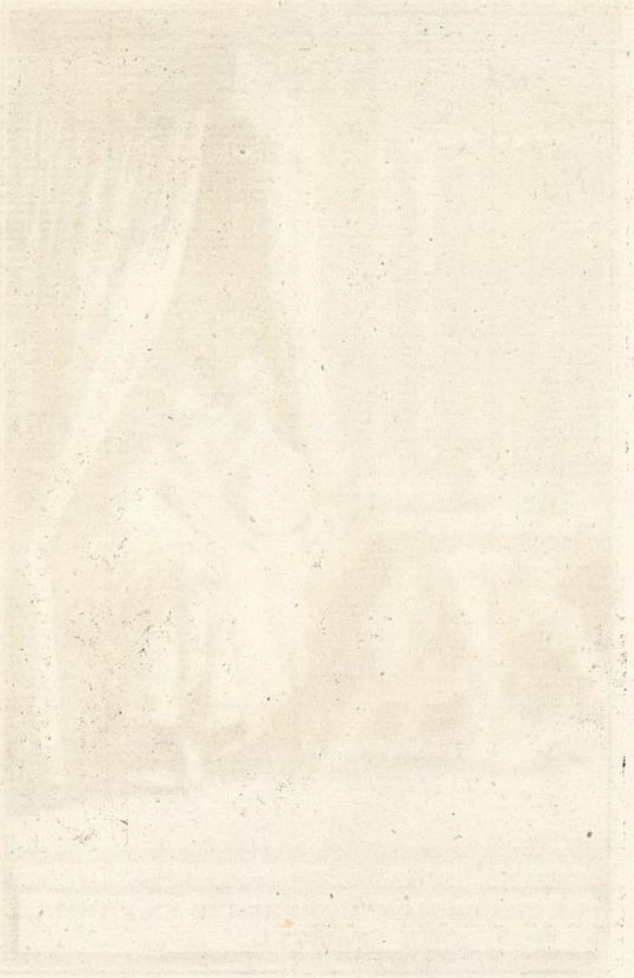
Landesbibliothek Oldenburg



LA CHATE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.
Fable XL.

A. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Lorſque quelques Souris qui rongeoient de la natte,
Troublerent le plaiſir des nouveaux mariés,
Auſſi-tôt la Femme eſt ſur pieds:
Elle manqua ſon aventure.
Souris de revenir; Femme d'être en poſture.
Pour cette fois, elle accourut à point:
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il ſe moque de tout: certain âge accompli,
Le vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
En vain de ſon train ordinaire
On le veut déſaccoutumer;
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,
On ne ſçauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étriviéres
Ne lui font changer de maniéres;
Et fuſſiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en ſerez les maitres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Ane chassans.

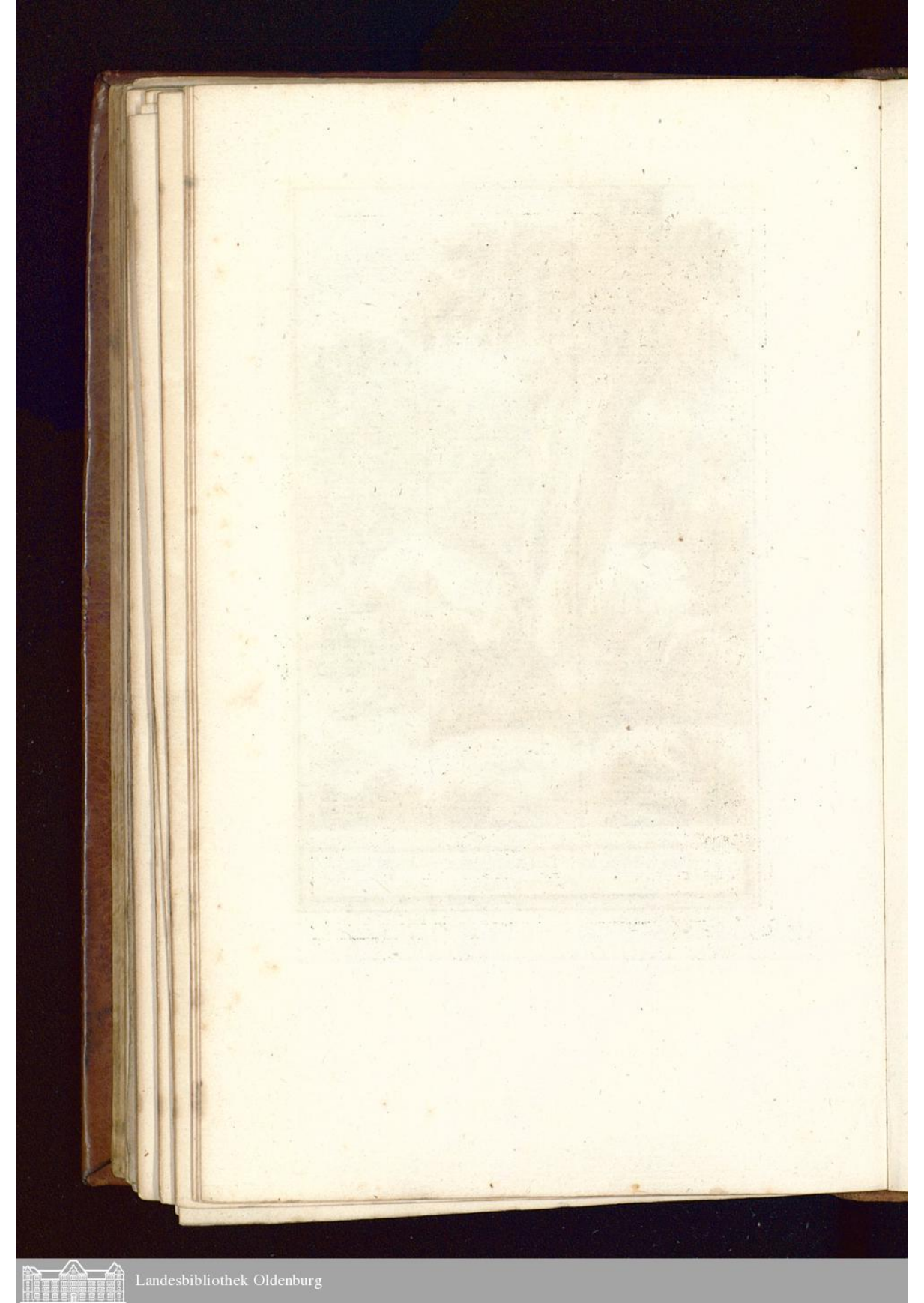
Le Roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébroit sa fête.
Le gibier du Lion ce ne sont point moineaux,
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons & beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministere
De l'Ane, à la voix de Stentor.
L'Ane à messer Lion fit office de cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable.
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LION ET L'ÂNE CHASSANS.
Fable XLI.

A. Punt del. et sculps. 1759.


Landesbibliothek Oldenburg

Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race,
J'en ſerois moi-même effrayé.
L'Ane, s'il eût oſé, ſe fût mis en colere,
Encor qu'on le raillât avec juſte raiſon:
Car qui pourroit ſouffrir un Ane fanfaron?
Ce n'eſt pas là leur caractere.

FABLE. XX.

Testament Expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Gréce:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage. En voici, pour essai,
Une histoire des plus gentilles;
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse, une coquette,
La troisiéme avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du testateur;



TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ESOPE.
Fable XLII.

J. Punt del. et sculps. 1759.



Landesbibliothek Oldenburg

Mais en vain: car comment comprendre
Qu'auſſi-tôt que chacune ſœur
Ne poſſédera plus ſa part héréditaire,
Il lui faudra payer ſa mere?
Ce n'eſt pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être ſans bien.
Que vouloit donc dire le pere?
L'affaire eſt conſultée; & tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet, ſe confeſſent vaincus;
Et conſeillent aux héritieres
De partager le bien, ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve:
Il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La choſe ainſi réglée, on compoſa trois lots:
En l'un, les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſés ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magaſins de Malvoiſie,
Les eſclaves de bouche; & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie.
Dans un autre, celui de la coquetterie;
La maiſon de la ville, & les meubles exquis,

Les eunuques & les coëffeuſes,
Et les brodeuſes,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire,
Que peut-être pas une ſœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainſi, chacune prit ſon inclination,
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva
Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva
Qu'après bien du temps & des peines,
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! Ce peuple qui ſe pique
D'être le plus ſubtil des peuples d'aujourd'hui,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un teſtateur! Ayant ainſi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré,
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux ſœurs d'agréable:

Landesbibliothek Oldenburg

A la Coquette l'attirail
Qui ſuit les perſonnes buveuſes:
La Biberonne eut le bêtail:
La Ménagere eut les coëffeuſes.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus ſûr, pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien:
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent:
Pairoient leur mere tout comptant;
Ne poſſéderoient plus les effets de leur pere,
Ce que diſoit le teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul eut plus de ſens,
Qu'une multitude de gens.

Fin du ſecond Livre.

Landesbibliothek Oldenburg